

« Il faut renouer des liens avec ceux qui aident »

Juliette Binoche voulait depuis longtemps jouer une femme de ménage en hommage aux « petits métiers ». L'adaptation du « Quai de Ouistreham », de Florence Aubenas, lui en donne une formidable occasion. Le film sort ce mercredi.

ENTRETIEN
FABIENNE BRADFER

Juliette Binoche n'a jamais été du genre à « laisser tomber ». Sa carrière, qui débute au milieu des années 80 avec Godard, Doillon et surtout *Rendez-vous*, d'André Téchiné, est jalonnée de choix forts, de rencontres provoquées, d'envies assumées, de quêtes de l'exception. Quand elle découvre le récit immersif de Florence Aubenas, *Le quai de Ouistreham*, où elle se fait engager comme femme de ménage pour connaître cette précarité, elle n'a qu'un désir : jouer ce personnage à l'écran pour « rendre visibles les invisibles ». Et c'est sa force de conviction qui permettra au film de se faire, avec Emmanuel Carrère à la réalisation.

Oscarisée (*Le patient anglais*), césarisée (*Trois couleurs : Bleu*), primée dans les plus grands festivals que sont Cannes, Venise, Berlin, l'actrice française reconnue internationalement est sans cesse en renouvellement, alternant grosses productions, cinéma pointu et films engagés. La richesse de sa palette artistique, transcendée par sa sensibilité, son exigence, son intransigeance en font l'une des grandes actrices du cinéma français. A 58 ans le 9 mars prochain, gardant son mystère même dans la lumière qui la révèle mais assumant haut et clair ses positions (les gilets jaunes, l'environnement, les César, la 5G...), elle vient de terminer la série *The Staircase*, pour HBO, aux côtés de Toni Collette et Colin Firth, et s'apprête à tourner le nouveau film de Christophe Honoré, *Le lycéen*, avec Vincent Lacoste. Mais celle qui a fait de l'écologie son combat travaille également avec la journaliste d'investigation Marie-Monique Robin sur un documentaire adapté de son ouvrage *La fabrique des pandémies*. Force de vie au joyeux rire tonique, Juliette Binoche est toujours prête à prendre son bâton de pèlerin pour les causes qu'elle défend. En devenant femme de ménage parmi les femmes de ménage dans *Ouistreham*, c'est aux « petits métiers » qu'elle rend hommage.

Ouistreham n'existerait pas sans votre obstination, votre ténacité. D'où vient cette force de conviction qui construit votre trajectoire ?

Plus qu'obstinée, je dirais « y croire ». La force de conviction ne vient pas de moi. Il y a une évidence et c'est la force de l'évi-

dence qui fait qu'on y va. Ensuite, on est obligé de laisser faire. Ce n'est pas ma volonté car ça casserait. Il y a quelque chose de plus grand que moi qui me pousse à appuyer sur l'évidence. Il y a le besoin de dire, d'exprimer ce qu'on ressent, de laisser place à la possibilité de changer.

C'est ce qui est arrivé avec le livre de Florence Aubenas ?

C'est Cédric Kahn qui m'a parlé de ce livre. En le lisant, j'étais emballée. Quand une semaine après il me dit qu'il laisse tomber car l'auteur refuse de lâcher les droits, je me suis dit que ce n'était pas possible, on ne peut pas ne pas faire ce film. En parlant avec Florence au téléphone, elle a dû sentir que je ne lâcherais pas le morceau, mais je pense aussi lui avoir laissé la place de s'exprimer. A un moment donné, elle a dit que la seule raison pour laquelle elle dirait oui, c'est si Emmanuel Carrère voulait bien adapter le livre.

Vous vouliez produire le film. Au final, ce n'est pas le cas. Que s'est-il passé ?

Au bout de deux ans, Emmanuel Carrère m'a dit qu'il ne voulait pas que je produise. Sans me donner de raison. J'ai été choquée. Cela m'a blessée, humiliée. J'étais devant le coproducteur avec qui je voulais faire le film et devant mon agent qui était aussi l'agent d'Emmanuel. Ils n'ont rien dit ! J'ai dit à Emmanuel : « C'est humiliant, mais ce sera ma manière de rentrer dans le film puisqu'il s'agit de femmes qu'on humilie. » Il n'a rien dit, je crois qu'il était scié par ma réaction. Aujourd'hui, il réagirait différemment. Je pense qu'il a eu peur, il a voulu se protéger. C'était mal me connaître, mais peu importe. Je me dis aujourd'hui que le destin m'a protégée car sortir un film avec le covid, ce n'est vraiment pas facile.

Vous avez dit que vous vouliez jouer une femme de ménage depuis longtemps. Est-ce votre manière de rendre hommage à votre grand-mère polonaise ?

Le fait qu'on ne fasse pas assez attention aux gens qui font des petits métiers me touche énormément. J'ai envie d'inclure ceux qui sont oubliés. Par un sourire, un geste, un mot, voire une intention. Quand on quitte un lieu, qu'on fasse attention à la manière dont on le laisse à celui ou celle qui va nettoyer, ranger. Ce sont ces intentions-là qui font la diffé-



rence dans la vie. Ce n'est pas une histoire de moralisateur ou de bonne conduite. C'est quelque chose de plus profond et spontané. Oui, ma grand-mère a été couturière, cuisinière. Ma mère a fait des ménages quand elle était étudiante, moi-même j'ai été caissière. Ce sont des petits métiers qui permettent de survivre. Des métiers nécessaires et la société n'y fait pas toujours attention. Il peut y avoir une forme de mépris, de jugement. On peut vite se déshumaniser parce qu'on est pressés, qu'on a des habitudes, qu'on ne fait pas attention. Il faut refaire des liens avec ceux qui aident. Nous tous dans notre quotidien. Inclure, pas exclure. Il faut redevenir humain. Surtout après le confinement, les distanciations, les masques. Il faut être plus fort que tout ça et se réinventer une humanité que nous avons tous. Il faut juste ouvrir la porte. Du président à la femme de ménage, on fait tous des métiers de service. Oublier ça n'est pas juste.

Jouer avec des gens pour qui la réalité dénoncée dans le film est le quotidien, est-ce inspirant ou déstabilisant ?

Pour moi, c'était important que ces femmes-là et ces hommes-là soient accompagnés et aidés. Car la responsabilité de leurs droits, de leur existence, c'est ces femmes-là qui le portent dans le film. Moi, actrice qui joue cette écrivaine cachée pour les observer, j'étais là pour les aider à sortir le meilleur d'elles-mêmes dans cette envie de parler d'elles-mêmes, de leur condition, de leur vie intérieure.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué en intégrant leur réalité ?

Les kilomètres faits à pied dans le froid, le vent, le noir avant même que les gens ne se réveillent ou le soir très tard. Ce qui console, c'est la solidarité entre elles, l'envie de rire, de se retrouver, de se tenir les coudes. Mais il y a l'idée d'être toujours sur l'épuisement, la survie, l'humiliation d'être payé si peu et de courir à droit à gauche pour si peu.

On a l'impression que vous ne mettez jamais de distance entre vous et le personnage. Votre jeu, c'est corps et âme... Comment se retrouver avec soi-même quand on touche à un sujet comme Ouistreham ?

C'est un exercice que je fais souvent. Quand je joue avec des handicapés dans

« Le fait qu'on ne fasse pas assez attention aux gens qui font des petits métiers me touche énormément. J'ai envie d'inclure ceux qui sont oubliés. » © DR.

Camille Claudel 1915, je retrouve ensuite ma vraie vie. Quand je joue dans *Les amants du Pont Neuf*, je retrouve ensuite ma vraie vie. Quand je joue une reine... ah non, je n'ai pas encore joué ça (rire). Il ne faut pas s'accrocher aux circonstances, c'est plus l'intention qui fait la différence. En tant qu'acteur, si on n'est pas dans une humilité totale, on ne peut pas jouer. L'âme devient sa palette de peinture. On est à disposition. Il y a l'idée de servir une histoire, de se mettre à disposition pour une œuvre.

Se faire passer pour quelqu'un d'autre afin de sentir la réalité fait aussi partie de votre travail d'actrice. Avez-vous des états d'âme par rapport au mensonge, à la trahison, à la bonne distance, questionnements que soulève le film, contrairement au livre ?

Franchement non. Je retranscris quelque chose à travers le jeu mais au fond du fond, il y a quelque chose qui doit être vrai. Mais en préparant *Les amants du Pont Neuf*, je revenais de Nanterre où j'avais dormi avec les clochards, avec le bus qui nous lâchait sur le périphérique près d'un métro. Un monsieur indien qui vivait la réalité de vivre seul dans la rue m'a dit : « Je viens d'arriver en France, j'ai 500 francs sur moi, on peut les partager. » Cela m'a retournée. Sa réalité était vraiment différente de la mienne. J'ai eu non pas de la culpabilité mais cela m'a touchée profondément.

Autre expérience aussi forte ?

Oui, avec *Camille Claudel 1915*, quand je jouais avec des handicapés mentaux et physiques. C'était difficile de savoir où était la conscience du jeu. Mais il y avait un attachement. Elles étaient heureuses de s'habiller pour aller jouer, c'est-à-dire d'aller dans une réalité différente. Il y avait une fille fortement autiste qui avait de gros problèmes de communication. En allant jouer, elle a eu un sourire. C'était le deuxième ou troisième selon les infirmières. Comme si ça s'était révélé. C'est ça qui est beau. La caméra provoque, révèle des choses plus inconscientes, plus profondes.

Qu'espérez-vous pour 2022 ?

Que l'écologie soit au cœur des consciences pour sauver les générations futures, pour notre santé, pour les gens les plus démunis car ce sont eux qui vont en pâtir en premier.

En tant qu'acteur, si on n'est pas dans une humilité totale, on ne peut pas jouer. L'âme devient sa palette de peinture. On est à disposition. Il y a l'idée de servir une histoire, une œuvre

”



“Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il éleva ses deux bras en l'air et se mit à chanter.”

COLLECTION HETZEL

VICTOR HUGO



N°13
9,99€*

* Bon à remettre à votre libraire du 7/01 au 13/01. Hors prix du journal Le Soir.

LE SOIR
Repensons notre quotidien